

Texte linguistique et représentation iconographique

Enrico Arcaini, Université de Bologne

1. Signe et traduction

Le but de ces réflexions est d'essayer de montrer que les représentations linguistiques et les représentations iconographiques supposent, chacune de son côté, une série de problèmes sinon semblables, du moins très proches. Toute solution à ces problèmes, dans chacun de ces codes, facilitant la représentation dans les domaines respectifs, peut être un moyen de passer avec un certain degré d'acceptabilité de l'un à l'autre; il s'agit alors de traduction intersémiotique. Par ailleurs, si les codes eux-mêmes n'ont pas les possibilités *en soi* de satisfaire à des conditions préalables telle que la pertinence et le caractère explicite, cela signifie au moins deux choses: que la difficulté de représentation verbale ou iconique tient à la faiblesse des codes respectifs et que l'explicitation et la quantification de cette explication sont des vœux plutôt que des réalités et que la communication pour l'un ou l'autre code ne peut être qu'approximative.

1. Signe linguistique et signe iconique

Nous ne reviendrons pas sur les définitions classiques de Peirce concernant la nature du signe, mais nous insisterons sur le fait qu'à des degrés différents et pour certains aspects coïncidents, les signes iconiques et les signes linguistiques ont un important trait commun: leur caractère symbolique. C'est dans la mesure où le signe linguistique assume un caractère symbolique qu'il se rapproche du signe iconique entendu comme symbole. Nous laisserons de côté toute discussion sur des questions marginales à nos fins, à savoir que la linguistique peut assumer des fonctions autres que celles symboliques et que le signe iconique peut être aussi bien indice ou icône. Le caractère qui permet de discuter les problèmes communs est la qualité de symbolique et d'interprétabilité.

2. Lecture et interprétation du signe linguistique

Comme système sémiologique, la langue offre à l'utilisateur, au "traducteur", dans notre perspective un paradigme de signes dont

l'ampleur est déterminée (et par suite conditionnée) par le *trésor* du sujet qui traduit. Les possibilités de choix et le critère d'adéquation (subjectif et/ou objectif) sont théoriquement en rapport avec le nombre de paradigmes, valables qualitativement, que possède celui qui "doit" traduire. La traduction est ici l'opération fondamentale qui consiste à établir des équivalents verbaux par rapport à des systèmes d'expériences non verbales. Nous pouvons dire, en première approximation, que la traduction en code linguistique reflète un code sous-jacent qui ne coïncide pas forcément avec le code verbal (lequel est, seul, à la disposition de l'utilisateur). Au niveau du mot isolé l'équivalence paraîtrait cependant certaine: une fleur comme objet est la "fleur" du code verbal. Mais il suffit d'entendre / fleur / comme classe de fleurs pour que l'ambiguïté soit inévitable: quelle fleur? fleur ou inflorescence? etc. Dans ce cas, il s'agit d'une image conceptuelle, d'une image-exemple qui ne peut être représentée dans le code linguistique que par une définition qui est la traduction de "démonstrations" conceptuelles permettant de caractériser l'objet au moyen d'autant de descriptions verbales qu'il y a d'objets ou mieux de classes d'objets dans le signe.

Le signe linguistique est ainsi la contre-partie définitoire (ensemble de segments d'images conceptuelles réelles ou non réelles) qui contribue à situer l'objet dans son existence réelle ou fictive. Les traits verbaux qui définissent l'image linguistique, le signe, sont la seule approche possible au signe linguistique exerçant sa fonction symbolique primordiale. A la limite, on peut dire qu'il n'y a pas de contre-partie perceptuelle au signe linguistique entendu comme symbole; puisque celui-ci renvoie toujours à la classe d'objets, et non seulement parce que l'objet peut ne pas avoir d'existence (v. licorne, etc.) mais parce qu'une classe ne se "représente" pas. Il n'y a qu'entente conventionnelle de définition entre signe et représentation. En fait, la langue n'est pas seulement une structure codique; elle est également un ensemble de normes, lesquelles reflètent des modes de représentation et des univers culturels qui sont susceptibles de s'imposer au traducteur. Dans ce cas, c'est parfois la description linguistique qui crée l'image ou définition du signe; ainsi, la représentation conceptuelle de "soleil couchant" ou de la "Grande Ourse", ou des figures géométriques ou plus simplement encore de "homme" par rapport à "femme" sont autant d'exemples de représentations symboliques qui, pour être déchiffrées supposent une lecture fine du signe: apparemment simple dans le cas des "impositions" culturelles schématisantes (soleil couchant, symbole de la médecine etc.) plus complexe dans le cas de "homme" et "femme", car la définition ne se révèle pas d'elle-même. Nous aurons à revenir sur cette idée. Il apparaît cependant, déjà à ce stade, que si le locuteur entendu comme traducteur ne possède pas toutes les clés

de la traduction des systèmes verbaux codés, les signes ne se révéleront pas dans toute leur clarté.

3. La langue comme système sémiologique et comme système sémantique

Comme nous venons de le voir, la fonction sémiotique de la langue contribue à la signification: elle réalise sa fonction primaire qui est de communiquer à travers un système de signes. C'est dans cette dimension que la langue comme processus de communication peut réaliser toutes ses valences potentielles. Le paradigme s'actualise et devient phrase. Cette fonction est importante et délicate puisqu'elle intègre le système sémiologique, l'histoire et le monde socio-culturel de la tranche synchronique prise en considération. Par là, la langue s'adapte au monde, le monde pénètre dans la langue. Cela signifie que le système sémiologique assume des caractéristiques significatives parce que le signe est "compromis" dans l'activité de l'utilisateur, qu'il soit locuteur ou scripteur. L'activité traduisante consiste donc à reparcourir l'itinéraire du codage et de la sémantisation entendue comme connaissance et comme pré-condition nécessaire, voire essentielle pour être en mesure de transférer avec le maximum d'adéquation un univers sémioculturel — comme système conceptualisé — dans le système linguistique. A cette différence près, que le mouvement de codage se conditionne réciproquement: par la conceptualisation et par le système codé. L'activité traduisante proprement dite, qui consiste à passer du code verbal de L₁ au code verbal de L₂ doit forcément parcourir les mêmes étapes et se poser des problèmes analogues avec les difficultés que l'on imagine, celles-ci dérivant du fait que les choix à effectuer dans L₂ sont très souvent plus difficiles que pour L₁. La question primordiale à résoudre pour toute opération traduisante consiste à analyser correctement cette portion d'univers qui a été conceptualisée (imaginée au sens très fort du terme) pour la représenter au moyen d'un code verbal ou non verbal. Il est impossible de se débarrasser du "traducteur" dans la communication. C'est comme s'il existait une sorte de tiers optionnel (il interprète et choisit parmi les possibles qui lui sont offerts) entre conceptualisation et réalisation. Nous sommes donc confrontés avec la question de la communication intrasubjective (*pour* être intersubjective) et intrasystémique avec perte d'information, que seule pourrait récupérer l'interaction face à face, du moins en partie. La traduction est donc une opération de transformation avec les limites que toute opération de ce genre comporte.

Aux fins du travail qui nous occupe, il faut insister sur le fait que la transformation *endolinguistique* (entre le moment de la conceptualisation

comme analyse fine des données et le code que l'utilisateur est supposé connaître) est une opération délicate, mais possible. C'est, en réalité, la véritable caractéristique de la communication. La traduction endolinguistique est l'interprétation du pensé à travers le système de signes, et le raccord avec le système sémantique, qui s'enrichit des données de l'univers en mouvement. Le pensé est tributaire du système sémiologique, mais l'utilisateur a tous les choix possibles que lui offre le système codé, à la seule condition de ne pas franchir le seuil d'intelligibilité et d'intercompréhension. Inversement et parallèlement, lorsque le destinataire du message est appelé à déchiffrer le code (verbal, dans ce cas), il est forcé de parcourir, dans la mesure du possible, les phases du codage et de "lire" les choix positifs qui ont été faits et ceux qui n'ont pas été retenus, ces derniers étant également significatifs. Il est fort souvent du plus haut intérêt de connaître ce que le segment du code (la séquence linguistique, par exemple) n'a pas exprimé pour comprendre avec le maximum d'approximation le sens réel d'un message. Le lexème français *apprendre* (j'apprends le latin) — (je lui apprend le latin) a une histoire en amont qui en éclaire le sens et qu'il faut connaître, si l'on veut traduire correctement en italien, par exemple: *imparare* (imparo il latino) insegnare (gli insegno il latino). En fait les lexèmes sont des phrases synthétiques, des propositions qui supposent et impliquent des conceptualisations souvent non perceptibles immédiatement et qui sont de véritables traits définissants et pertinents. Dans notre cas, il s'agit donc de deux images (conceptuelles) diverses pour un même verbe, et qui sont pour ainsi dire hors-scène: activité de l'enseignant — activité de l'enseigné.

4. Traduction endolinguistique et activité traduisante

Il y a un rapport étroit entre les représentations iconographiques et leur représentation verbale. La lecture iconographique d'une séquence linguistique requiert elle aussi (elle est, elle aussi) une lecture endolinguistique; ceci revient à dire que les signes iconographiques ne coïncident pas forcément avec les signes linguistiques mais qu'ils sont la représentation d'"images" conceptuelles complexes. Ainsi dans le cas du participe adjectival "grandi", les représentations endolinguistiques ne sont pas les mêmes selon qu'il s'agit de

1. il est grandi (depuis l'année dernière)
2. il a grandi (ces derniers mois)

Dans les deux cas, on a bien une constatation "finale", à savoir qu'on trouve quelqu'un dans un certain état de grandeur relative. A la rigueur une seule et même image iconographique pourrait représenter ces deux

phrases. Mais cette image serait fallacieuse puisqu'elle ne représenterait qu'une seule et même solution pour deux situations manifestement différentes exprimées par deux représentations verbales différentes. La lecture endolinguistique de 1.-2. suppose donc que l'on ait suivi un parcours susceptible de mettre en lumière ces différences. D'une part, en 1., la constatation statique de deux états dont le point d'arrivée est l'état accompli alors que l'autre n'est qu'un repère comparatif quel qu'il soit (l'indication du temps (depuis...) mise entre parenthèses est une explicitation non obligatoire du fait que la langue française présuppose un "éclaircissement" du message). Ceci signifie que le Français qui "lit" 1. "sait" (et se représente donc conceptuellement) que la phrase est synthétique et a besoin pour être interprétée d'un type déterminé de complément. S'en tenir à la représentation verbale et/ou iconographique de 1., c'est s'exposer à ne pas comprendre le message.

L'ambiguïté est levée dès que l'on complète la description verbale par un autre segment définitoire. Dans 2. il y a également un point de représentation constatif de l'état accompli comme en 1. et c'est à cet endroit que les "sens" coïncident conceptuellement et que par conséquent les images verbales (*grandi*) se lisent de la même façon, tout comme nous pourrions lire les images iconographiques. Mais la différence fondamentale tient au fait que l'image conceptuelle de 2. suppose un processus passant à travers une série de jalons sans solution de continuité qui mènera au "*grandi*" constatif qui a été représenté en 1. Le problème que nous avons posé se justifie aussi dans la mesure où l'on constate que dans 1. et 2., les lectures comme telles sont insuffisantes car pour les différencier il n'y a pas suffisamment de *traits pertinents* (ceux-ci pouvant être quantifiés) et que le degré d'explication requis pour distinguer 1. de 2. comporte une recherche endologique qui présuppose le code linguistique plus les compléments représentés ici par les segments mis entre parenthèses. L'ambiguïté des phrases tient à leur synthéticité. Ceci est d'autant plus vrai que certaines langues, pour représenter des nuances semblables n'ont aucun indice linguistique (*est/a*). Tel est le cas de l'italien:

3. egli è cresciuto

où "è" est synchrétique puisqu'il cumule les fonctions de "*est/a*" en français. 3. "représente" néanmoins les mêmes réalités que 1. et 2.

La notion d'activité traduisante représente une fonction nécessaire (quoique non suffisante) soit pour l'inscription du sens (traduction endolinguistique, image conceptuelle qui a son pendant dans les images iconographiques) soit pour le déchiffrement du sens, étant donné que comprendre est une opération qui consiste à parcourir avec le maximum d'adéquation les étapes sous-jacentes de la description verbale, entendue comme une opération synthétique. Il s'agit évidemment de l'opération la

plus délicate, car elle oblige le locuteur et le destinataire à accomplir des analyses que ne révèle pas toujours explicitement le code. C'est l'opération qui nous permet d'affiner l'analyse de "*grandi*" ou de comprendre que dans les verbes réciproques indiquant des tractations (tels "*acheter*" et "*vendre*") les "*objets*" de sens sont: l'agent, le destinataire, l'objet, la contrepartie dans les deux verbes et que, au niveau de la réalisation de surface, la priorité accordée à tel ou tel "*objet*" implique (et peut ne pas impliquer) que l'on ait des verbes ou des descriptions verbales différenciées. L'option pour une solution verbale plutôt que pour une autre est une opération plus proche de la tradition linguistique puisqu'elle comporte un choix linguistique entre les diverses possibilités offertes par le code: nous l'appellerons la traduction intralinguistique. Lorsque la traduction s'effectue entre des codes différents — et nous reviendrons sur cette idée — il y a traduction intersystémique ou intersémiotique. Il nous paraît intéressant de distinguer:

- a) *L'activité traduisante en L₁* comme traduction endolinguistique ou inscription du sens qui suppose le recours à une analyse sous-jacente au code proprement dit et qui est susceptible de rétablir les images conceptuelles inscrites synchrétiquement dans le code linguistique. Cette phase est préalable à la transposition linguistique, laquelle est déterminée par le choix (l'intention communicative) du locuteur ou du scripteur.
- b) *L'activité traduisante entre L₁ et L₂*. L'analyse endolinguistique ayant été faite pour L₁ et L₂, comme il a été indiqué ci-dessus, le problème est de savoir pour L₂ quelles sont les possibilités d'adéquation du pensé (images conceptuelles) au code. La traduction en L₂ est dans la même situation que dans L₁ puisque pour L₁, il a été effectué le même itinéraire de reconnaissance et de "prospection". Quand il se met vis-à-vis de L₂, le problème n'est plus de "comprendre", mais de trouver des instruments de transformation adéquats, qu'il peut posséder ou ne pas posséder, qui peuvent exister ou ne pas exister, qui peuvent être impossibles à réaliser concrètement.
- c) *L'activité traduisante du code verbal (CV) au code iconographique (CI)* Dans le code verbal, nous l'avons vu, la compréhension, la lecture, comporte un déchiffrement et une analyse en images conceptuelles (conventionnelles, car la communication s'inscrit dans un système). La représentation iconographique, sur laquelle nous reviendrons, suppose un parcours méthodologique assez proche qui pourrait cependant apparaître plus intéressant. En effet, les deux lectures de l'unique

phrase italienne 3. devraient être représentées par des séquences différentes inambiguës et présenter un "résultat" final identique et commun aux deux lectures possibles. Nous pouvons dire, dans ce cas, qu'il y a possibilité théorique de traduction intersémiotique CI ↔ CV, *si nous nous plaçons dans l'optique de la représentation iconographique d'un message verbal donné*. Mais représentation ne signifie pas lecture univoque ou bi-univoque.

- d) *L'activité traduisante CI → CV*. Il s'agit, dans ce cas, de la lecture d'iconogrammes proprement dits. Un iconogramme, ou une suite d'iconogrammes, pour être déchiffrés correctement (nous donnerons à ce mot un sens purement intuitif) doivent répondre à deux nécessités fondamentales: la quantification des traits pertinents, c'est-à-dire le nombre de traits ou définissants qui les caractérisent, et leur caractère explicite. Le passage de CI à CV dépend de la réponse à ce problème. Il formera l'objet du paragraphe suivant.
- e) *L'activité traduisante comme transformation*. La réalisation des images conceptuelles (ou iconographiques), après le choix des instruments offerts par des codes déterminés, est une opération de transformation. Toute opération de transformation, qui est finalement une opération économique de réduction par le code (outil conventionnel étendu au maximum d'utilisateurs) comporte une perte d'information et, paradoxalement, réduit la charge conceptuelle de départ qui avait motivé le besoin de communication. A moins de se situer à la limite des codes, toute "représentation" codique entraîne un décalage dans le sens de l'information. Le code iconographique aussi bien que le code linguistique supposant des transformations, les réalisations comportent des lectures réductives. Lesquelles? Tel est le problème. Les signes "restants" en CI et CV sont-ils susceptibles de "corriger" ces pertes? L'information de CI et de CV sera-t-elle suffisante par rapport au pensé? CI et CV seront-ils dans une situation telle que l'essentiel de l'un et de l'autre permette une intercompréhension réciproque suffisante? Le message *codé* répond-il exactement à l'intention du locuteur?

5. Equivalence et identité

Il apparaît assez clairement d'après ce qui a été dit à propos de la traduction endolinguistique et de l'activité traduisante intercodique ou intersémiotique qu'il est théoriquement impossible d'arriver à la traduc-

tion spéculaire entre des codes différents, voire à l'intérieur d'un même code. L'idéal est donc de se rapprocher le plus possible d'une honnête approximation. L'identité n'est pas possible pour des raisons théoriques puisqu'aucun système n'est ce qu'est l'autre précisément parce qu'un système, ayant sa propre identité, celle-ci ne se confond pas avec celle d'un autre. Les approximations se font à divers niveaux: lexical, sémantique, syntaxique. Qu'est-ce qui unit les systèmes? Dans la structure sous-jacente (notre analyse endolinguistique) ce sont des invariants conceptuels, les images linguistiques et/ou iconographiques, justifiés par des conventions acceptées et qui peuvent avoir des correspondants acceptables dans les divers systèmes. La pertinence de ces invariants se vérifie à différents niveaux: les caractéristiques situationnelles, les registres linguistiques, les présuppositions d'ordre culturel, les rapports entre les interlocuteurs. Ces invariants qui ne sont pas explicités par le système de la langue peuvent être inférés à partir des structures lexicales, morpho-syntaxiques et sémantiques.

6. La notion de "choix"

La langue se "construit". Pour suivre le processus de cette construction "sui generis" il faut en démonter les mécanismes et suivre les phases de "montage" le plus loin possible par rapport au produit fini qu'est la séquence de surface. Il importe donc d'arriver au maximum de choix possibles offerts à la conceptualisation. Ceci pour juger, positivement, la valeur en soi de l'option retenue par l'utilisateur, mais aussi pour juger, par la négative, des choix qui ont été écartés, les "refus" étant également significatifs. Le choix retenu par l'utilisateur peut être dû à des causes très diverses: insuffisance de moyens, manque d'information, incapacité d'utiliser les outils offerts par le code, manque de clarté à la conceptualisation, ambiguïté voulue etc. Une analyse poussée devrait pouvoir révéler la valeur du choix. Encore faut-il admettre que le choix conscient n'est pas la caractéristique la plus commune de la communication. La langue a des répertoires tout prêts qui semblent s'imposer et qui sont assez facilement reconnaissables. L'absence de choix — linguistiquement parlant — ne signifie pas pour autant absence d'information dans le message. En effet, l'utilisateur peut communiquer en utilisant un code "non" significatif en méta-communicant. La lecture du choix (l'intention communicative du locuteur) est alors une méta-lecture qui suppose un examen approfondi et global du texte.

II. L'ambiguïté des codes verbaux et des codes iconographiques

1. L'ambiguïté linguistique et l'ambiguïté iconique

Nous avons vu que les codes verbaux et les codes iconographiques ont ceci en commun: qu'ils sont susceptibles de traduction réciproquement. Les images linguistiques et iconographiques représentant des concepts, peuvent être décrites ou explicitées soit par des images iconiques (images conceptuelles représentées par des signes-symboles ayant des caractéristiques particulières: une représentation qui "peut" rappeler l'"objet"), soit par des signes linguistiques qui se trouvent dans le même rapport avec l'objet que le signe iconique, à cette différence près que celui-ci "évoque" dans une certaine mesure la chose objet de référence. Mais une communication n'"est" pas l'objet. Le seul objet *en tant que tel* ne communique pas; il est simplement un témoin, un jalon nécessaire mais non suffisant de la communication, à moins que l'objet *situé* ne coïncide pas avec une proposition que le contexte se charge d'explicitier. Il ne s'agit plus d'un iconogramme isolé, mais de la partie apparente de la structure complexe d'un message qui demande une lecture élargie. Tout comme dans le mot linguistique qui n'est pas explicite par lui-même, mais ne dépasse son statut abstrait et par conséquent neutralisé que lorsque, inséré dans un ensemble syntagmatique, il se monosémise et acquiert la valeur qui permet l'interprétation.

Tout signe se sémantise par rapport à d'autres signes. Telle est la condition et la limite du fonctionnement de tout système sémiologique. Le signe est donc, de par sa nature, ambigu (il est classe avant d'être l'événement), précisément parce qu'il est *inactuel*. L'ambiguïté est la condition du fonctionnement des unités de tout système sémiologique. Il y a des classes d'images iconiques comme il y a des classes d'images linguistiques. Il se trouve cependant que, comme systèmes de communication, les codes linguistiques et iconiques sont, en grande partie, fortement conventionnels et que l'utilisateur reconnaît (toute sa culture l'y porte) la valeur en soi du signe, sa valeur médiante (le signe *est* mais *est* également *pour*: une croix est une croix, mais c'est également une récompense ou la marque de quelque chose d'autre; un mot tel que "homme" est un homme tout simplement, mais c'est encore la "force" et le "pouvoir" etc.). Mais le signe linguistique a encore une autre lecture possible, celle de la surimpression qui est parfois fort éloignée du sens primitif et que l'utilisateur peut reconnaître plus ou moins aisément: ainsi le mot "note" peut représenter la note scolaire et méta-communiquer un système d'éducation dont l'analyse comporterait une étude très sérieuse.

Le signe peut donc se caractériser par certains traits pertinents consacrés par sa nature propre (dans le cas du signe iconique), par des con-

ventions négociées et acceptées (dans le cas du signe linguistique); mais ces traits pour être isolés et "conformes" au signe sont pratiquement asémantiques puisque la sémantisation s'opère dans la constitution dynamique du message. Il faut donc, à notre avis, parler d'un autre type de pertinence, celle de la contextualisation. Est pertinent le trait qui se "surajoute", pour ainsi dire, à un noyau et définit le signe dans le contexte situationnel. Il ne s'agit pas alors de variables, mais plutôt de traits de pertinenciation, qui formeront, s'ils sont admis par la norme, l'un des traits de "base" du signe historicisé. Le sens d'un signe est donc ce dynamisme qui se construit en harmonie et en plus du signe comme tel. Le signe est ambigu tant que cette opération de déchiffrement n'a pas été effectuée.

Un fait est pertinent dans la mesure où il correspond à la description conceptuelle de l'objet-signe et de son usage. Dans le signe iconique comme dans le signe linguistique le nombre de traits peut être plus ou moins élevé en fonction de la capacité de traduction de l'utilisateur. La description iconique est d'autant plus rigoureuse (et, par conséquent quantifiable) que la description verbale est explicite et inversement. La difficulté que l'on éprouve dans la traduction endolingvistique (à l'intérieur des mêmes codes) et intersémiotique tient à ce que les utilisateurs n'ont pas tous, au même degré, la connaissance des codes iconiques et linguistiques, la même expérience commune, la même capacité de lecture, les mêmes paramètres de référence. La pénétration des codes suppose que l'on modifie assez sensiblement les postulats saussuriens concernant le signe. Il importe de modifier la dichotomie forme et contenu et de la remplacer par une équation sémantique à quatre inconnues: signe, structure, culture, personnalité. L'interprétation est tributaire de ces quatre données. C'est, en effet, la structure qui *devient* sens en se renouvelant dans le processus dynamique de la construction. C'est dans la tension des éléments que se manifeste la capacité signifiante potentielle. Il y a lieu de parler de la nature dialectique du signe. Ce qui compte, en fait, ce n'est pas tant la chose dont on parle, mais *ce* dont on parle, c'est-à-dire le sens de la tension discursive. Comme on l'a déjà dit, dans ce cas, le contexte est nécessaire, même si tout n'est pas verbalisable, même si tout n'est pas susceptible d'être explicité de façon exhaustive.

Cependant la description iconographique comporte une difficulté supplémentaire, à savoir qu'elle n'est jamais totalement explicite ou évidente et qu'elle est — c'est là le paradoxe — fonction de la possibilité de description verbale et, par suite, de déchiffrement, lequel est le but de la lecture.

Les notions de contexte situationnel ou linguistique si utiles qu'elles soient, sont cependant trop vastes pour être utilisées avec profit. Il faut

arriver à une sorte d'entente commune, de moyenne de communication acceptée par la communauté culturelle, pour tracer les points de repère à partir desquels se construit la structure qui permet de dégager l'intention de communication et, par suite, les possibilités de lecture. C'est ce que l'on pourrait considérer comme une sorte de toile de fond définissante sur laquelle se greffent des messages nouveaux. Tout comme dans le message linguistique, le contexte de fond est donné par les traits caractéristiques du niveau, du registre, de l'ambiance linguistique qui définit une communauté ou une tranche sociale. Il est bien évident toutefois que l'on ne peut parler de contexte *et* de texte iconographique ou linguistique. Les deux faits sont fortement imbriqués et le plus souvent, c'est à travers le texte que l'on infère le contexte, qui, à son tour, contribue à "libérer" le sens. Le contexte n'est pratiquement jamais capturé dans sa totalité puisque comme ensemble significatif, il requiert un autre ensemble significatif majeur pour s'explicitier. Toute opération rend théoriquement possible une opération qui l'englobe: une opération sur l'opération, qui est une méta-communication.

Ainsi la reconnaissance d'une image iconique tout comme la compréhension d'une image linguistique (les signes iconiques et les signes linguistiques) n'est jamais une opération simple et immédiate, en dépit des automatismes psychiques que la pratique culturelle a instaurés chez l'utilisateur. La communication étant dynamisme, les images "figées" sont apparemment les mêmes, mais en réalité, elles s'adressent à des usagers qui diffèrent suivant les époques et les lieux et modifient en conséquence la valence de leurs messages. Et ceci est valable aussi bien pour le signe iconographique que pour le signe linguistique: notre exemple de la "croix" semble bien le montrer.

2. Nature du segment et ambiguïté. Explicitation

Désambiguïser une séquence iconique ou linguistique, c'est, jusqu'où cela est possible, réinsérer cette séquence dans un contexte plus vaste susceptible de l'englober ou de l'éclairer. Toute analyse intra-segmentale ou intra-séquentielle est destinée à être incomplète ou fourvoyante. La traduction d'un code à l'autre montre que les éléments sous-jacents sont aussi importants que ceux de surface pour l'établissement du sens; l'explicitation verbale et conceptuelle dans les deux codes est la condition nécessaire pour que le sens se définisse; celui-ci est directement proportionnel au nombre de traits pertinents que fournit l'analyse explicitement et implicitement. On pourrait dire que la construction d'une séquence iconographique est fonction de sa définition verbale et que plus

nombreux sont les définissants, plus complète est la représentation, à condition que l'explicitation soit réelle. Un code ambigu ne peut se traduire explicitement dans un autre code, pour perfectionné qu'il soit. Si nous examinons la séquence linguistique:

4. il part pour un long voyage

nous sommes face à la situation classique de neutralisation qui ne renseigne que très approximativement sur le message. Cependant le destinataire doit connaître les caractéristiques globales de cette communication, faute de quoi il s'agit d'un faux message, linguistiquement parlant. "Il" est un pronom anaphorique qui renvoie à l'énonciation, au contexte. C'est, en outre, un segment hors discours, car il n'implique pas les locuteurs. Nous sommes donc dans une situation "historique" particulière qui nous décroche, en un certain sens, de la réalité vécue. C'est une transposition. La séquence, par ailleurs, n'indique aucune des coordonnées spatio-temporelles nécessaires. L'utilisateur qui prononce cette phrase est cependant dans une situation effective qui s'éclaire par un ensemble de traits. La notion abstraite de "lui": "partir pour un long voyage" suppose, au préalable, que des circonstances adéquates aient permis cette opération d'abstraction sur des faits. Ce sont ces faits, ces images, qui métacommuniquent: le personnage X étant donné, la situation d'ensemble — partir — voyage — longueur (durée?) —. La phrase 4. n'est donc significative linguistiquement qu'à la condition de la considérer comme la résultante d'une série d'opérations préalables et sous-jacentes. Elle n'est pas significative linguistiquement parce qu'elle n'est pas représentable conceptuellement. Elle n'est pas non plus représentable iconographiquement. C'est là, à notre sens, que se distinguent les deux codes. C'est là aussi, d'un malentendu, que naît l'ambiguïté. On ne peut pas *représenter* 4., comme on ne peut pas *lire* 4. Cette phrase n'a pas de lecture. Toute l'équivoque des illustrations tient à ce fait. Si nous choisissons la voie des iconogrammes pour expliciter 4., nous avons un nombre infini de possibilités précisément parce que nous n'avons rien (et tout) à représenter, parce que cette phrase est une *opération seconde* sur le message. C'est sa méta-communication. Le méta-communicé surmonte, pour ainsi dire, le message. Cette opération est, bien entendu, d'une extrême importance, peut-être la plus importante à déceler comme nous avons eu l'occasion de le montrer. Pour en revenir à 4., nous pouvons tout aussi bien représenter le départ du Fils Prodigue, la Fuite en Egypte ou l'estivant se rendant aux Canaries. Ce que nous voulons dire toutefois, c'est que le contexte linguistique et situationnel, si neutralisé soit-il, est "forcé" de fournir les traits pertinents qui, se surajoutant au message linguistique, en "étouffe" le sens. Ces traits trouvés, la traduction iconographique est plus aisée. Mais elle n'est pas simple et univoque, pour autant, puisque le "discours"

iconographique paraît être direct et que l'ensemble des iconogrammes réfèrent à des situations qui peuvent être traduites verbalement et "explicitement", avec les réserves que nous avons faites. Dans le cas de 4., il y aurait un certain Monsieur X à bord d'un avion qui est sur le point de décoller. Seulement, et c'est la caractéristique des messages directs, il y a lecture segmentale des données, alors que nous prétendions la méta-lecture de 4. En fait, sans vouloir ici anticiper de solutions hasardeuses, il semble intéressant de faire accomplir à l'usager les étapes nécessaires qui lui permettront de faire d'une lecture une méta-lecture, par décomposition et recomposition synthétique. Il n'y a pas une lecture unique des messages linguistiques et iconographiques, mais il est possible d'arriver à des méta-lectures. Il faut cependant bien préciser que la lecture ainsi que la méta-lecture ne sont ni totalement libres ni anarchoïdes, encore que les possibilités de variantes soient très vastes. Une fois qu'un repère de lecture a été choisi, l'ensemble du message suit une voie d'interprétation conséquente et certaines informations ont une valeur axiomatique différentielle et obligatoire qui peuvent permettre certaines variantes précisément au nom de l'ambiguïté du code, mais dont les lignes interprétatives sont cependant bien dessinées. Nous pouvons dire qu'il y a, dans une certaine mesure, interdépendance entre description iconographique et description verbale et qu'il n'y a pas de représentation iconographique parfaite comme il n'y a pas de représentation verbale parfaite.

Le problème de l'explicitation est donc un problème de lecture fine, de recherche d'invariants et de traits pertinents. Mais l'ambiguïté du message est inévitable précisément parce qu'elle est dans la nature du code. Le message est inambigu lorsqu'il permet au destinataire de saisir le sens "nouveau" qui est la plupart du temps méta-communiqué. Cependant des parcours de lecture sont possibles puisque nous savons que les habitudes iconographiques et linguistiques fixent des points de repère importants (traditions, clichés, icostéréotypes, idées reçues etc.) ou que des "traditions" s'instaurent dans un texte, le "définissent". Deux lectures sont ainsi possibles, l'une qui concerne l'acception commune ou syncrétique sans que soient approfondies les motivations du message, l'autre spécifique qui est le propre du message souvent par delà le signe comme tel. Ces deux lectures potentielles sont toujours présentes dans l'énoncé: c'est au lecteur de choisir son point de vue.

III. Lecture linguistique et lecture iconographique

1. L'intention et la réalisation

Nous avons montré que dans la production des messages iconographiques et linguistiques, le décalage entre conceptualisation et réalisation tenait à la nature même du code. Le code est ce qu'il est, c'est-à-dire offert à tous les usagers et par suite ambigu. L'approche maximale au sens, à partir du code, est l'interprétation ou méta-lecture. Le code est un instrument de découverte; il a, en fait, une fonction heuristique. Pour étudier les phénomènes liés à la lecture, nous nous sommes toujours mis dans la position du codeur qui agit pour soi, comme étant le producteur de son propre message et visant un destinataire déterminé. Inversement, nous avons étudié le destinataire comme si nous étions le tiers traducteur. Et nous avons constaté qu'il y avait des points communs et la possibilité de capter, avec le contexte et méta-linguistiquement, un sens assez proche du sens "réel". Il y avait dans les deux cas intention de communiquer et intention de comprendre, sur la base de ce produit fini qu'est le segment linguistique ou la séquence iconographique.

Nous en sommes, à présent, à nous demander si le lecteur d'une séquence peut toujours se substituer au codeur et au décodeur dans le sens que nous avons étudié. Nous pensons qu'il faut faire une distinction nette entre les diverses positions: d'une part l'identification avec l'un ou l'autre des participants (ou l'un et l'autre des participants); d'autre part, la réception des messages par les moyens de l'image linguistique ou iconographique. Cette remarque nous paraît fondamentale. S'il y a identification, c'est qu'il s'agit du discours proprement dit et nous sommes dans la situation réelle de l'échange (la langue véritable par position et fonction). Nous sommes dans le rapport je/tu, qui ne se représente pas, mais se vit. Le déroulement de l'action linguistique est alors du vécu; mais dès lors que ce vécu subit une transposition quelconque (transformation littérale ou iconographique), le sujet, les participants ne sont plus dans l'action, dans le jeu; mais en dehors puisque c'est toujours un tiers qui lit les séquences du jeu rapporté. La saisie de ce déplacement d'optique est fondamentale pour comprendre ce qui se passe quand ce je/tu de l'action est "lu" par un tiers. Le tiers fausse totalement ce rapport du moment qu'il est amené à accomplir une opération qui ne lui "appartient" pas. Le tiers est dans la situation paradoxale de quelqu'un qui aurait toute licence de comprendre (le fait d'"être" le je/tu de l'intention) sans pouvoir le faire puisqu'il est autre et, tour à tour, l'un et l'autre. Et ceci aussi bien pour le code linguistique que pour le code iconographique. Le je/tu de l'interaction face à face, dans le discours rapporté, s'identifie donc avec le "il" du tiers

dont il a été question au paragraphe précédent. Les conséquences sont importantes:

- a) il n'y a pas d'identification avec le personnage iconographique ou la séquence linguistique: le lecteur "lit" le personnage, il l'interprète, le devine, le découvre, mais il n'est pas lui;
- b) la lecture du personnage (le personnage ou la séquence linguistique étant le fait du codage d'un "autre") suppose que l'on refasse le parcours du codage;
- c) il découle de b) que le lecteur se trouve vis-à-vis de je/tu, dans la même situation "narrative" que lorsque l'élément linguistique est "il", avec toutes les conséquences;
- d) la "représentation" iconique et linguistique de je/tu est une fiction et risque d'être fallacieuse. D'ailleurs, la position de lecteur est assez paradoxale puisqu'on prétend qu'il lise comme s'il y avait je/tu, alors qu'il se trouve en position "il";
- e) la lecture je/tu implique, de prime abord, une lecture "il" qui *peut*, après compréhension et interprétation se traduire en je/tu, avec tous les problèmes qui étaient posés au codage. La langue je/tu semble donc s'apprendre, au départ, comme situation "il" qui est susceptible de se transformer en je/tu, avec les options rendues possibles par le code, dans des circonstances déterminées;
- f) le sens, comme nous l'avons dit, dépendant *aussi* des circonstances, ce sont ces circonstances qui obligeront le code à limiter le choix du lecteur-traducteur;
- g) la fonction des codes linguistiques et iconographiques est donc de fournir à l'activité traduisante (la lecture dynamique) le maximum d'information possible pour que se réalise la lecture "il" et sa transposition en je/tu;
- h) notre proposition est donc: la fonction primaire du code iconographique est de suggérer la reconnaissance du sens, narrativement conçu, afin d'en permettre successivement la traduction *comme si* les personnages parlaient *d'après* l'interprétation que le tiers a faite lors de la lecture "il".

2. Décomposition lexicale et décomposition conceptuelle

Le sens est tributaire du système linguistique *et* de l'opération dynamique qui consiste à préciser l'intention, le projet du locuteur, comme nous l'avons précisé en II,1. Mais le sens n'est pas seulement cette reconnaissance, mais plutôt le fait de sa reconstitution, de sa lecture ou de sa méta-lecture. C'est à partir de cette constatation que toute solution "technique" peut être proposée. A ces conditions, certaines propositions

sont parfaitement acceptables, du moment que l'analyse lexicale sera toujours entendue comme l'une des phases de la lecture complexe et que l'analyse lexicologique s'entendra complétée par une analyse conceptuelle qui mènera directement aux sources du sens: culture et personnalité. Les "témoins" du sens étant le jeu lexical et morphosyntaxique, il importe de commencer par là l'analyse et de suivre un parcours de recherche en harmonie avec les principes que nous nous sommes donnés; le code (linguistique et iconographique) est à la fois un ensemble de règles ayant une fonction de sélection sur le plan lexical (le lexique, répétons-le, est défini comme proposition synthétique complexe), un système signifiant du moment qu'il est créé par les situations historiques dans des perspectives précises (il n'est pas question de neutralité) et un contenu qui reflète un système de valeurs et une personnalité.

Ainsi la représentation du sens — opération complexe — présuppose une analyse conceptuelle et endocodique avant sa réalisation en code linguistique ou/et iconographique ou la lecture des codes dans ces perspectives. Il s'agit d'instructions de codage que se donne le codeur pour réaliser le message iconographique ou linguistique, dans les limites qui ont été précisées. Ces instructions peuvent tout aussi bien s'appliquer, avec plus ou moins de difficulté, à des objets dits concrets ou des images dites abstraites, ou à des ensembles significatifs plus complexes encore qui doivent porter à la méta-lecture quand la communication est méta-communication.

Il est parfaitement évident que la décomposition lexicale et conceptuelle et, par suite, la nécessité de représentation complexe de situations lexicales du genre de "est/a grandi" est faisable grâce à des opérations relativement très simples. Nous l'avons vu. Il est également évident que:

5. il est assis

peut présupposer que telle personne était couchée ou debout avant de se trouver dans cette position et que le sens est un ensemble de données que la langue sous-entend par son contexte et que la réalisation iconographique doit représenter si l'on veut comprendre exactement 5. Cela veut dire que l'on ne pourra pas se contenter d'une image unique qui représenterait X assis, car nous aurions une situation de sens *inappliquée* par conséquent fautive. Il n'existe pas de situations neutres, "in vitro".

Mais le recours aux opérations complexes (codiques, culturelles, de personnalité) est inévitable dans le cas de notions dites abstraites qui supposent la connaissance précise de certaines données qui doivent être représentées (la Fuite en Egypte . . .). Dans ce cas, il faut encore le dire, il n'y a pas d'homologie entre les codes; mais la méta-lecture est identique. La méta-lecture est le fait le plus probant du message, ce à quoi il importe

d'arriver pour "construire" (et analyser) les sens lexicaux et morpho-syntaxiques.

La représentation iconographique, tout comme la représentation linguistique — compte tenu de la diversité des produits finis — ont toujours pour base de départ l'exigence de la conceptualisation au niveau profond que nous avons indiqué, qui dans l'un et l'autre code fournit les indications de base fondamentales non soulignées ou mieux non hiérarchisées. La communication demeure une opération de surface et/ou une opération sur cette opération de transformation (méta-communication). La représentation iconographique tout comme la représentation linguistique exige au moment de la transformation que les éléments significatifs susceptibles d'ordonner l'ensemble et de "décaler" les diverses facettes du sens global (la communication est conçue comme une totalité singulière) que l'on recoure à l'appareil conceptuel auquel nous a habitués la linguistique la plus récente. La signification globale — neutralisée ou syncrétique dans le sens que nous avons indiqué — pivotera autour des notions-clés telles que les rapports:

- conceptualisation et topicalisation (par des actants ou cas ou tagmèmes)
- conceptualisation et circonstances spatio-temporelles (les circonstants)
- conceptualisation et contexte linguistique (un noyau significatif s'organisant autour d'un ensemble et par rapport à lui)
- conceptualisation et rôles (révélant la position hiérarchique des participants)
- conceptualisation et niveau linguistique (certains indices étant révélateurs dans ce sens)
- conceptualisation et méta-communication

Ainsi pour représenter des verbes réciproques tels que:

6. vendre/acheter

7. louer

dont la structure sous-jacente comporte la définition des participants, il importera non seulement d'indiquer les relations des actants par rapport à un noyau sémantique, mais l'émergence tour à tour de l'un d'entre eux pour obtenir:

6a. Jean achète un livre (à Pierre)

6b. Pierre vend un livre à Jean

6c. Ce livre se vend (bien)

L'ambiguïté linguistique de 6a. (à Pierre) serait levée par la représentation iconographique puisqu'elle montrerait que 6a. correspond à 6a. et 6b.

7. est syncrétique et ambigu en langue, mais ne le serait plus en représentation iconographique, car les actants ou cas seraient forcément ordonnés et hiérarchisés:

7a. louer ("à") — "vermieten"

7b. louer ("de") — "mieten"

La représentation des lexèmes à structure complexe qui supposent une lecture linguistique adéquate renvoie à leur définition conceptuelle (culturologique) et iconographique:

8. don (cadeau)

supposant l'acte de "donner" instaure des rapports hiérarchiques entre le "donnant" et le "donné":

8a. égal/égal

8b. subordonné/supérieur

8c. supérieur/subordonné

8d. don "absolu": rapport \emptyset

qui demandent autant de représentations iconographiques.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de la représentation du temps réel. Il serait intéressant d'étudier, sous cet angle, le rapport entre temps réel et temps grammatical:

9. Jean finit son travail en huit jours

9a. Jean finit son travail dans huit jours

10. Le train arrive dans dix minutes

10a. Le directeur arrive demain

Ce procédé d'analyse conceptuelle est également utile dans l'examen contrastif des langues. Nous nous bornerons à une seule indication. Le verbe italien:

11. portare

a une base sémantique qui supporte un grand nombre d'indications difficiles à "représenter" au moyen du code linguistique, mais qui s'éclaire si nous appliquons à ce lexème les analyses que nous avons proposées. Les correspondants français qui "éclaircent" ce procédé et sont susceptibles de représentation iconographique sont les suivants:

12a. mener

12b. amener

12c. emmener

13. porter

13b. apporter

13c. emporter

Bibliographie

- Arcaini, E. (1976): "Tension discursive et analyse linguistique", *SILTA, Studi Italiani di Linguistica Teorica ed Applicata* V,3, 323-413.
- Arcaini, E. (1978): *L'educazione linguistica come strumento e come fine*, Milano, Feltrinelli.
- Benveniste, E. (1966): *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, ("Structure des relations de personne dans le verbe"; "Don et échange dans le vocabulaire indo-européen").
- Besse, H. (1974): "Signes iconiques et signes linguistiques", *Langue Française* 24, 27-54.
- Eco, U. (1975): *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.
- Fillmore, Ch. F. (1976): "The Need for a Frame Semantics within Linguistics", *SMIL, Statistical Methods in Linguistics* 1, 5-29.
- Garroni, E. (1973): "Immagine e linguaggio", *Centro Internazionale di semiotica e di linguistica* 28, Urbino (pre-pubblicazione).